

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1932

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(MENTION MÉDECINE)

PAR

Gabriel GONZALEZ

Né à Montevideo (Uruguay), le 14 septembre 1902

LA JALOUSIE

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

Président : M. H. CLAUDE, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1932

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1932

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(MENTION MÉDECINE)

PAR

Gabriel GONZALEZ

Né à Montevideo (Uruguay), le 14 septembre 1902

LA JALOUSIE

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

Président : M. H. CLAUDE, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1932

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.....	GRÉGOIRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	LENORMANT.
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée.....	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	Maurice VILLAR.
	CARNOT.
Clinique médicale.....	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale...	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	N...
	N...
Clinique chirurgicale.....	CUNÉO.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.....	TERRIEN.
Clinique urologique.....	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements.....	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.....	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.....	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	SEBILLEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.....	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.....	Léon BERNARD.
Professeurs sans chaire.....	MAUCLAIRE.
	MULON.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BOUANINE.. Neurologie et Psychiatrie.
 Physiologie.
 BERTIN Pathologie médicale.
 NARD (H.)... Pathologie médicale.
 CQ Pathologie chirurgicale.
 ULÉ Pathologie médicale.
 DENAT Pathologie chirurgicale.
 THALA Pathologie médicale.
 ABROL Pathologie médicale.
 EVALLIER .. Pathologie médicale.
 GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 GNON Physique.
 NZELOT Pathologie médicale.
 ALLE Obstétrique.
 Y Urologie.
 RNIER Pathologie expérimentale.
 STINEL Bactériologie.
 TELLIER ... Pathologie chirurgicale.
 ROUD Histologie.
 RVIER Pathologie médicale.
 ZARD Pharmacologie.
 VELACQUE . Anatomie.
 GUENIN Anatomie pathologique.
 TINEL Pathologie médicale.
 ANNON Hygiène.
 LPHEN..... Oto-rhino-laryngologie.

MM.

LABBÉ (Henri) . Chimie biologique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LEMAITRE Oto-rhino-laryngologie.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 LÉVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
 LIAN Pathologie médicale.
 N..... Histologie.
 MONDOR Pathologie chirurgicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET . Pathologie chirurgicale.
 MOURE Pathologie chirurgicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 OLIVIER Anatomie.
 PIÉDELIEVRE Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 QUÉNU Pathologie chirurgicale.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ Chimie biologique.
 SÉZARY Dermatologie et Syphili-
 graphie.
 VALLERY-RADOT (Pasteur). Pathologie
 médicale.
 VAUDESCAL .. Obstétrique.
 VELTER Ophthalmologie.
 VERNE Histologie.
 VIGNES Obstétrique.
 TROISIER..... Pathologie expérimentale

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

SQUET Pharmacologie.
 ENIOT Obstétrique.
 QUEUX Obstétrique.
 ROUX Anatomie pathologique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 RETTERER Histologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEE

A TITRE PERMANENT

MM.
 ABRAMI Clinique médicale.
 CHIRAY Clinique médicale.
 DEBRÉ Clinique médicale.
 DUVOIR Clinique médicale.
 FIESSINGER .. Clinique médicale.
 LAIGNEL-LEVASTINE. Clinique médicale.
 BASSET Clinique chirurgicale.
 CHEVASSU Clinique chirurgicale.

MM.
 HEITZ-BOYER Clinique chirurgicale.
 MATHIEU Clinique chirurgicale.
 MOCQUOT Clinique chirurgicale.
 PROUST Clinique chirurgicale.
 SCHWARTZ ... Clinique chirurgicale.
 LE LORIER Clinique obstétricale.
 LÉVY-SOLAL .. Clinique obstétricale.
 METZGER Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique l'adulte pour les accidentés du travail, les m lés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT		Éducation physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ.....		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions énoncées dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR H. CLAUDE

Officier de la Légion d'honneur



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA JALOUSIE

Étude médico-psychologique

Introduction

Les sentiments et les passions constituent, sans aucun doute, des puissants réservoirs d'énergie potentielle, dans le domaine des activités humaines. En envisageant ceux-ci du point de vue de la force qu'ils renferment, il est impossible de méconnaître l'importance de la *jalousie*. Elle doit prendre place parmi les sentiments les plus puissants, ceux dont il n'est nullement exagéré de dire qu'ils gouvernent le monde : l'amour, l'ambition de la fortune et de la gloire, le sentiment religieux, etc.

Un abus de langage commun à la plupart des langues européennes désigne par le même terme *jalousie* un certain nombre de sentiments disparates, tels que l'envie, le désir de conserver un bien quelconque ou le désir d'acquérir un bien appartenant à autrui. Dans le présent travail, nous n'envisageons que la *jalousie* amoureuse proprement dite dont le principal caractère est sa tendance à écarter une concurrence dans la possession de l'objet

aimé. Nous reviendrons dans les pages suivantes sur les bases psychologiques de ce sentiment, sur ses différentes conceptions et sur les diverses formes qu'il revêt. Nous pensons que cette jalousie proprement dite n'a de commun que le nom avec les autres sentiments qui sont désignés couramment par le même terme.

* * *

Sans vouloir faire l'historique complet de la question, il nous semble intéressant d'esquisser rapidement les différentes étapes de son évolution. Tout paraît indiquer que la jalousie est un sentiment relativement récent. Selon les témoignages écrits, on peut affirmer qu'elle jouait un rôle très peu important pendant toute l'Antiquité. Dans le tableau très complet que nous offrent l'*Illiade* et l'*Odyssée* de la vie des populations grecques aux environs du ^x^e siècle avant J.-C., la jalousie semble jouer un rôle des plus effacés. On l'aperçoit bien de temps en temps, mais sous des formes très particulières, notablement différentes de ce que nous entendons actuellement par la jalousie. Lorsqu'Agamemnon enlève à Achille son esclave Briséis, la colère du héros est dûe uniquement à l'affront que constitua cet enlèvement et la personne de l'esclave n'y intervient à aucun moment. De même, Ménélas et ses alliés partent à la guerre contre Troie pour reprendre Hélène, mais avant tout pour se

venger encore de l'affront que lui infligea Pâris. Dans l'*Odyssée* qui reflète cependant un état social plus évolué, il n'y a pas plus de place pour la jalousie que dans l'autre épopée homérique. Ulysse, en massacrant les prétendants de Pénélope, n'obéit point à un motif de jalousie ; c'est avant tout le royaume d'Ithaque qui est en question, beaucoup plus que la main de Pénélope. Il en fut de même dans le meurtre d'Agamemnon, par Egisthe, amant de Clytemnestre et dans de nombreux autres exemples que l'on pourrait citer. Lorsqu'on considère ce déferlement de passions violentes à travers la mythologie grecque, il est véritablement étonnant de constater la place insignifiante qu'y occupe la jalousie. Il en est de même du théâtre grec, surtout si l'on compare celui-ci à ce qu'on trouve chez Shakespeare, Racine ou Calderon.

L'étude des faits historiques confirme cette impression. La jalousie ne figure pas dans les motifs qui déterminaient les faits connus par l'histoire. Cette même impression se dégage de l'étude de la littérature et de l'histoire romaines. On ne retrouve pas la jalousie dans l'*Enéide* ni dans le théâtre latin. Elle apparaît sous une forme voilée dans quelques élégies d'Ovide et de Propertius et surtout chez Catulle. Mais, chez les poètes latins, il s'agit surtout d'un sentiment éprouvé par l'amant que quitte sa maîtresse. Cette jalousie est loin d'être ce sentiment riche, varié et puissant que celle dont traite la littérature moderne.

Pendant toute l'Antiquité, la jalousie occupe donc une place très restreinte et semble être basée sur la notion de la propriété et sur la sauvegarde du foyer conjugal. On sait que la juridiction biblique punit de mort la femme adultère ; il en semble être de même dans la plupart des codes antiques. Alors que l'homme jouit d'une grande liberté au point de vue sexuel, la femme une fois mariée est enchaînée au foyer dont elle est la gardienne. Dans cette conception la jalousie ne peut se développer et elle reste une forme du sentiment de la propriété.

Il en est tout autrement du Moyen-Age et des temps modernes. L'examen des faits historiques et surtout celui de la littérature montrent nettement un enrichissement se portant sur la diversité des manifestations, sur l'extension en profondeur et sur l'intensité. Il ne s'agit plus seulement d'empêcher qu'on prive l'homme d'une possession sanctionnée par le mariage, mais de la sauvegarde de l'amour de l'épouse ou de l'amante. Le principal facteur de cette évolution est l'envahissement de la vie sexuelle par l'élément sentimental et romanesque, caractéristique de l'amour moderne par rapport à l'amour antique. Fait important, la jalousie féminine fait son apparition, alors qu'elle était totalement absente jusqu'à ces tout derniers temps.

Il y a eu donc, dans l'espace de quelques siècles une transformation notable du sentiment de la jalousie. Nous ne pouvons passer en revue toutes les étapes de cette transformation ; nous nous conten-

tons de montrer quelques exemples, comme l'Othello de Shakespeare, les héros de quelques pièces de Calderon, comme « El major monstruo los celos » ou bien « El medico de su honra », les types de maris trompés de Molière qui se retrouvent encore, à travers Beaumarchais, dans la comédie actuelle. Entre les deux pôles de la jalousie tragique et de la jalousie comique il y a tous les intermédiaires : celle que dépeint Musset dans les *Confessions d'un enfant du siècle*, celle que Marcel Proust analyse dans *A la recherche du temps perdu* et celle enfin qu'on lit chaque jour dans les journaux à la rubrique des crimes passionnels.

Cet épanouissement extraordinaire d'un sentiment en apparence secondaire est dû tout d'abord à des conditions externes. Il nous sera plus loisible d'analyser plus loin ces facteurs, mais il est certain que ce sont les mêmes que ceux qui régissent l'évolution de la vie sexuelle, c'est-à-dire des facteurs sociaux.

Il serait injuste de méconnaître l'importance des facteurs internes, purement psychiques. La jalousie est un sentiment polymorphe, comme d'ailleurs presque tous les sentiments, et, dans chaque cas particulier, elle porte l'empreinte de l'individu qui l'éprouve.

La jalousie, comme tout sentiment, diffère en qualité et en quantité selon le terrain psychique sur lequel elle se développe. Après avoir étudié la jalousie sous ses formes, qu'il convient d'appeler nor-

males, nous envisagerons dans la plus grande partie de ce travail la jalousie pathologique.

On conçoit que la distinction n'est pas toujours aisée. Pour un certain nombre de philosophes, notamment Erasme, on ne peut jamais parler de jalousie normale. On ne saurait partager aujourd'hui cette façon de voir et tous les jaloux ne peuvent être considérés comme des anormaux, sous peine de faire interner tout le monde. Nous discuterons plus loin cette question de la limite de la jalousie normale et pathologique.

Au point de vue de la médecine mentale, il y a lieu d'envisager la jalousie sous deux angles de vue différents : sa valeur sémiologique d'une part et sa place dans les diverses entités morbides d'autre part. Au point de vue sémiologique, nous distinguerons la jalousie-impulsion, la jalousie-obsession et enfin la jalousie-délire. Cette systématisation est certainement trop schématique et répond beaucoup plus à un besoin de clarté qu'à la réalité.

En considérant plus loin la place qu'occupe le symptôme jalousie dans la paranoïa, dans la manie, dans la mélancolie, etc., nous verrons toute la complexité du problème. Tantôt c'est la jalousie qui est le centre même de la psychose, tantôt elle s'exalte seulement à la faveur d'un fond mental favorable. Nous discuterons également chemin faisant, l'autonomie d'un délire de jalousie, d'une monomanie jalouse, décrite par certains auteurs.

Nous espérons pouvoir dégager ainsi la significa-

tion de ce sentiment complexe, montrer ses différents aspects et délimiter aussi dans quelle mesure elle intervient dans le déterminisme des crimes passionnels.

Les multiples points de vue qui jettent une lumière sur la jalousie justifient pleinement l'intérêt qui s'attache à son étude : intérêt psychologique, intérêt médical et enfin intérêt social et médico-légal.

CHAPITRE PREMIER

La jalousie normale

Pour analyser à fond le sentiment de la jalousie, il nous faudrait commencer par faire une étude approfondie de la psychologie amoureuse. Loin de nous l'idée d'aborder ici ces questions délicates et controversées ; aussi, partirons-nous d'une conception un peu simpliste de l'amour, en disant que celui-ci comprend les rapports entre les sexes qui sont extrêmement divers selon l'époque, l'état social, le climat et selon l'individu envisagé. L'amour ainsi compris est évidemment basé sur l'instinct de reproduction, mais, dans certains cas, la base est masquée par un grand nombre de phénomènes accessoires d'ordre sentimental, esthétique et autres.

La forme de l'organisation sociale a une influence très considérable sur les diverses manifestations de la vie sexuelle et inversement. (Il serait bien difficile de préciser la primauté de chacune des catégories de faits.) Quoi qu'il en soit, la vie sexuelle se trouve réglée très précocement dans les sociétés

humaines, sous la forme du *mariage*. Dans les sociétés monogames, une femme est liée à un même homme pour la vie et (à l'exception des législations très modernes) elle lui appartient : elle constitue sa propriété. Il nous semble que c'est dans cette conception qu'il faut chercher l'origine de la jalousie. On garde et on surveille sa femme comme on préserve du vol sa maison, son bétail, ses champs. Telle nous paraît être la forme primitive de la jalousie, dépourvue de tout élément sentimental et de toute idée de péché. La femme étant dépourvue de toute initiative, on ne peut la rendre responsable d'infidélité ; tout ce qu'on peut faire, c'est d'aller la reprendre et châtier le voleur.

Une conception plus évoluée se manifeste dans la Bible et persiste encore actuellement en Orient. Selon cette conception, l'adultère, l'infidélité de la femme est un *péché* ; la femme en est aussi responsable que l'homme qui séduit la femme d'autrui. Cette façon d'être jaloux suppose déjà une organisation sociale plus développée où l'on ne vole plus les femmes, mais où l'on tient compte, dans une certaine mesure généralement minime, de leur consentement.

A un degré de plus, l'élément sentimental fait son apparition dans le rapport des sexes. Il serait bien difficile de fixer ce moment et d'en préciser les raisons. Il n'en est pas moins vrai qu'à partir d'un certain moment l'homme ne se contente pas seulement de posséder une femme, mais il l'*aime*

également, donc la préfère à d'autres femmes, par conséquent tient à elle tout particulièrement. Dans ces conditions-là, il est tout naturel qu'il craigne la perdre et qu'il fasse tout pour la garder. Avec l'amour-sentiment est donc né une autre espèce de jalousie, celle qui tient compte des sentiments de la femme, en dehors des faits. On ne craint plus seulement qu'une femme quitte son mari, mais aussi qu'elle puisse en aimer un autre.

C'est ainsi que la jalousie, tout comme l'amour dont elle dépend, se spiritualise progressivement. Il serait cependant faux de croire que la jalousie n'ait pas gardé un certain nombre de ses caractères primitifs : elle n'est pas nécessairement liée à l'amour-sentiment. « Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour », disait La Rochefoucauld et cela est bien souvent vrai, prouvant la persistance du sentiment de la possession dans la jalousie.

Une preuve de ce que la jalousie est née du régime sexuel, inhérent à des conditions extérieures, est la jalousie que l'on trouve dans le règne animal. On ne connaît d'exemples de ce sentiment que chez les Oiseaux et les Mammifères. On sait qu'il existe des sociétés aviaires polygames (Bécasses, Gallinacées, etc.) dans lesquelles de nombreuses femelles se groupent autour d'un mâle. Parmi les Mammifères, les mêmes faits sont connus chez les Cervidés, les Bovidés et chez les Singes. Dans toutes ces sociétés animales, le mâle veille à ce qu'aucun autre mâle ne se mêle au troupeau, il les combat au besoin et c'est

le mâle victorieux qui deviendra le chef de l'association. On peut, sans aucun doute, qualifier de jalousie le sentiment qui incite ainsi le mâle à écarter tous les autres individus du même sexe, même ses propres descendants.

Chez les Oiseaux et les Mammifères monogames, la jalousie existe également : le Pigeon et le Tourtereau défend sa femelle contre les autres mâles, de même les grands carnassiers : tigre, lion, etc.

Dans tous ces cas de jalousie animale on retrouve la conception qui existe dans les sociétés humaines primitives : conception basée sur la possession de la femelle ou des femelles par le mâle. Ce dernier semble considérer l'adultère comme un vol ou une usurpation et ne s'en prend qu'au voleur et non pas à la femelle volée.

Avec un peu d'exagération on pourrait considérer l'histoire de la jalousie comme parallèle à celle de l'émancipation de la femme. Considérée d'abord comme un objet qu'on vole, dont on dispose comme on veut, la femme acquiert peu à peu une certaine responsabilité, fait preuve d'une initiative dans le choix de l'homme.

Trois principales catégories de faits donnent à la jalousie, telle qu'on la conçoit actuellement, ses caractères distinctifs d'avec la jalousie primitive : la possibilité d'initiative de la femme, la jalousie éprouvée par la femme et enfin la jalousie non justifiée par le mariage.

Dans la conception primitive de la jalousie, on ne

soupçonnait pas la femme de tromper son mari, on soupçonnait les autres hommes de vouloir enlever la femme. Dans la jalousie moderne on peut soupçonner et les hommes et la femme même de préférer un autre homme à son mari. On connaît le thème de la femme volage si souvent développé dans la littérature : Manon Lescaut, Carmen et nombreuses héroïnes de la littérature contemporaine (Proust, Morand, Maurois, Giraudoux, etc.). L'existence de ce type de femme (dont le nombre va en croissant actuellement) contribue certainement à faire naître des soupçons chez les hommes dont le fond mental est favorable à la méfiance. Il nous faudrait aller très loin en avant dans l'étude des conditions actuelles de la vie sexuelle pour analyser les causes de la *méfiance*, facteur essentiel de la jalousie. Nous y reviendrons à propos du terrain de la jalousie.

Un second point important est l'apparition de la *jalousie féminine*. Primitivement ce sentiment était le propre du sexe masculin ; il l'est encore chez de nombreux peuples, surtout chez les polygames. Actuellement encore il y a une très grande différence entre la jalousie de l'homme et la jalousie de la femme. La société accorde une plus grande liberté sexuelle à l'homme qu'à la femme et cette dernière est obligée d'être tolérante. On pourrait invoquer des raisons physiologiques à cette différence : principalement le risque de grossesse qui rend l'infidélité de la femme plus riche de conséquences que les incartades de l'homme. Certes, le désir de garan-

tir sa famille de bâtards joue un certain rôle dans la jalousie, mais nous pensons que le fait fondamental est la situation sociale respective des deux sexes.

L'existence récente de la jalousie féminine nous paraît être un fait frappant. Dans toute l'histoire et toute la littérature de l'Antiquité et du Moyen-Age ce sentiment semble faire défaut à la femme. L'homme est libre de disposer sa vie sexuelle comme il lui semble. La seule différence qu'apporta le christianisme à cet état de choses, c'est de qualifier de péché les pratiques génitales en dehors du mariage, mais l'homme adultère ne commet pas un péché comme le fait la femme adultère. Une figure comme celle de Médée ne peut guère être considérée comme celle d'une femme jalouse ; le crime de Médée est bien un crime passionnel, mais où la jalousie est sinon absente, tout au moins accessoire. Dans la littérature chevaleresque du Moyen-Age où l'on retrouve fréquemment la jalousie masculine, celle de la femme est inexistante. Il nous serait difficile de préciser le moment où la jalousie féminine apparaît dans la littérature. Son développement semble d'ailleurs progressif et ne paraît pas avoir les mêmes origines que ce même sentiment chez l'homme. Le sentiment primitif qui donnera naissance à la jalousie chez la femme est la crainte de l'abandon et celle de la perte des faveurs du mari. La femme craint tout d'abord d'être privée des avantages matériels que lui assure le mariage ou simplement la préférence d'un homme. Elle lutte

pour la conservation de ces avantages par des armes féminines : charme, séduction et au besoin intrigues. On ne peut parler dans ces cas de jalousie, dans le sens actuel du terme. La femme jalouse apparaît dans la littérature vers le xvi^e et xvii^e siècle. Hermione, même Phèdre, la princesse de Clèves et surtout les femmes des comédies de Shakespeare et de Molière peuvent être jalouses, sans que ce sentiment constitue le centre de leurs préoccupations.

Le type de la jeune femme jalouse est encore actuellement en pleine évolution, mais il est impossible de ne pas constater qu'il devient de plus en plus fréquent aussi bien en littérature que dans la vie réelle. L'époque contemporaine montre nettement que la jalousie peut faire commettre des crimes aux femmes aussi bien qu'aux hommes. Les crimes passionnels dont le motif est la jalousie sont aussi souvent commis par les femmes que par les hommes. La littérature contemporaine montre de nombreux exemples de femmes jalouses. Dans les romans de Pierre Benoît notamment, la jalousie féminine se trouve décrite à plusieurs reprises : *Alberte* ; *Mlle de la Ferté*, etc...

L'apparition de la jalousie extra-conjugale achève d'émanciper ce sentiment du sentiment de la propriété. Il est encore de nos jours assez rare qu'un amant soit jaloux du mari légitime de sa maîtresse. La jalousie se trouve sans doute compensée par le sentiment de supériorité qu'éprouve l'amant vis-à-vis du mari trompé. Pour rare que la jalousie soit

dans ces conditions, elle existe cependant quelquefois. Dans un roman récent écrit par un médecin sous le pseudonyme de Guzman, il s'agit précisément d'un tel cas et où l'amant finit par tuer le mari par jalousie. Les cas similaires existent également dans la chronique judiciaire, comme dans la littérature, mais à l'état moins pur. Le mari est supprimé par l'amant de la femme comme un gêneur qui empêche le bonheur des autres : par exemple dans *Thérèse Raquin* de Zola.

La jalousie extra-conjugale est surtout fréquente chez les femmes, ce qui semble prouver encore que leur jalousie est d'une autre origine que celle de l'homme.



Pourrions-nous, d'après ce qui vient d'être dit, fournir une définition de la jalousie. Il en a été fourni un grand nombre, mais aucune ne satisfait complètement l'esprit. Ainsi, Friedmann qui a fait une étude fouillée sur la jalousie normale et pathologique, fournit la définition suivante : « La jalousie est le sentiment qui se produit au cours de la concurrence ou même de la répartition concernant un domaine d'activité fortement affectif. Elle s'accompagne d'émotions pénibles et tend à l'écartement du concurrent. » L'auteur prend la jalousie dans son sens large, selon une conception que nous avons déjà critiquée.

Nous ne chercherons pas à donner une définition

de la jalousie ; l'importance d'une définition nous semble minime. Nous nous résumerons simplement en disant que c'est un sentiment qui est basé sur le droit de propriété que les codes anciens accordaient à l'homme sur la femme ou les femmes qui sont en relation sexuelle avec lui. A la suite de l'évolution et la complication de la vie sexuelle, ce sentiment de propriété a pu revêtir de nouvelles formes : jalousie des sentiments, jalousie se dirigeant contre la femme et non pas contre le séducteur, jalousie féminine et enfin jalousie non légitimée par le mariage. Il faut néanmoins reconnaître que la forme la plus fréquente de la jalousie est encore actuellement la forme primitive.

Dans cette brève étude sur la jalousie, nous avons laissé de côté un certain nombre de faits que nous mentionnons ici rapidement et dont quelques-uns seront repris ultérieurement : la jalousie freudienne (parents jaloux des enfants et inversement), la jalousie homosexuelle ou homohétérosexuelle (voir *A la recherche du temps perdu*), la jalousie du passé, liée au préjugé de la virginité, etc.

Dans les pages suivantes, nous tenterons une analyse du fond mental du jaloux constituant les facteurs internes de ce sentiment.

CHAPITRE II

Le terrain de la jalousie

Chacun peut éprouver la jalousie, comme chacun peut ressentir d'une façon générale tous les sentiments courants, mais il semble y avoir de grandes différences qualitatives et quantitatives selon les tempéraments. La notion de caractère, de tempérament reste encore actuellement dans le vague et personne ne peut donner à ces notions un substratum scientifique véritable. Il n'en est pas moins indispensable de reconnaître qu'il existe des différences individuelles énormes dans nos façons de penser et dans nos façons de réagir dans des conditions données.

Chacun de nous est jaloux selon son tempérament inné et selon les divers éléments acquis de sa personnalité. Si nous prenons la vieille classification des tempéraments, nous pourrions dire que le sanguin, le flegmatique, le bilieux et le cholérique ne se comporteront pas de la même façon lorsque la jalousie les dominera et on peut même dire, sans risquer de se tromper beaucoup, qu'ils n'éprouveront pas exactement le même sentiment.

La forme que revêt la jalousie dépend essentiellement du tempérament, de la constitution mentale de celui qui l'éprouve. L'un éclatera en une violente colère, fera une scène, mais finira par pardonner ; l'autre au contraire ne dira rien, mais préparera patiemment, sournoisement une vengeance cruelle. Un tel s'accusera soi-même, invoquera son indignité, son impuissance de se faire aimer ; tel autre sera piqué au contraire au plus profond de son amour-propre et jugera que l'infidèle est tombé bien bas en lui préférant un autre.

* * *

Des considérations psychopathologiques ont permis d'isoler un certain nombre de constitutions qui semblent, en effet, se justifier dans une certaine mesure chez les normaux. Ces constitutions, schizoïde, paranoïde, cyclothymique, émotive, etc., sont loin d'épuiser l'infinie variété des tempéraments, mais paraissent cependant assez bien individualisées.

Qu'on nous permette d'examiner la jalousie chez les individus présentant les principales constitutions psychiques connues.

Dans la littérature contemporaine, nous avons un exemple typique pour le comportement du schizoïde devant l'infortune amoureuse, dans *Jean de la Lune* de Marcel Achard. Le schizoïde construit une image idéale de l'objet aimé et cette image

irrédelle, mais séduisante, persiste en dépit de tout ce qui pourra arriver. Cette image rendra ainsi le schizoïde inaccessible à la jalousie ordinaire. Il aime un être imaginaire qui lui appartient, puisque c'est lui qui l'a créé et qui ne le trompera pas ; il le consolera même lorsque l'objet réel de son amour le fera souffrir.

C'est le paranoïde qui fournit le type classique du jaloux. Le sentiment invincible de sa supériorité lui fera croire qu'il est digne de l'amour le plus exclusif. Cependant, comme sa supériorité doit susciter la haine de tout le monde, il est méfiant et soupçonne facilement l'infidélité. Pour le paranoïde, la jalousie est avant tout question d'amour-propre. Sa femme peut le tromper puisqu'elle lui est inférieure, elle ne le comprend pas. Il est soupçonneux, il interprète les moindres choses dans le sens de ses soupçons et peut en arriver aux actes. Dans d'autres cas, le paranoïde, volontiers fat, ne peut même concevoir qu'on puisse le tromper et se trouve aveuglé par son amour-propre.

Le cyclothymique se comporte très différemment selon qu'il se trouve dans une période d'excitation ou dans une période de dépression. En période d'excitation, d'hypomanie, il est capable d'actes impulsifs, de scènes violentes, mais sa jalousie n'est jamais durable, ne peut avoir ce caractère d'obsession qu'elle revêt facilement chez le paranoïde. Sa jalousie sera du type impulsif.

En période de dépression, la jalousie revêt une

forme très particulière. C'est le type de la jalousie accablante, désespérante avec auto-accusation, ce sentiment d'infériorité par rapport à l'objet aimé et par rapport au rival soupçonné. C'est le type de jalousie décrite par Maurois dans *Climats*, ou par Jacques Rivière dans *Aimée*.

Dans des conditions strictement normales, le cyclothymique oscille entre ces deux types : la jalousie violente, impulsive et passagère, d'une part, et celle qui le pousse au désespoir, d'autre part. On dit souvent que Marcel Proust fut schizoïde et que le héros de son grand roman est le type même de cette constitution. Au point de vue particulier de la jalousie, il s'est comporté comme un cyclothymique.

Pour nous résumer très rapidement, nous pouvons dire schématiquement que le schizoïde se réfugie dans l'imagination, dans le rêve ; le paranoïde en veut au partenaire infidèle, le cyclothymique oscille entre la colère et le désespoir de son indignité.

* * *

A l'état actuel de nos connaissances, il est impossible d'aller plus loin dans l'étude du fond mental de la jalousie. Les très belles tentatives dirigées dans le sens d'une base humorale, endocrino-logique de la constitution ne sont pas encore assez avancées pour qu'on puisse en parler à propos de la jalousie.

Tout ce que nous venons de dire à propos du ter-

rain normal qui donne naissance aux diverses formes de la jalousie, nous éclairera les diverses significations de la jalousie morbide. Cette dernière, bien plus encore que la jalousie normale, est avant tout sous la dépendance des facteurs psychiques internes ; les conditions extérieures n'y interviennent que pour très peu.

CHAPITRE III

La jalousie pathologique.

Nous nous abstiendrons, une fois pour toutes, de discuter si la jalousie peut être considérée comme un sentiment normal ou non. Elle est beaucoup trop répandue pour qu'on puisse la qualifier de morbide dans tous les cas. Il n'en est pas moins indispensable de reconnaître qu'à côté de la jalousie normale il existe de nombreux cas qui, pour différentes raisons, peuvent être considérés comme ressortissant nettement de la pathologie mentale,

Dans ce chapitre, nous allons examiner rapidement un certain nombre de faits généraux concernant la jalousie morbide : nous passerons en revue l'évolution de la question, nous chercherons les critères qui permettent d'affirmer la nature morbide de ce sentiment et nous étudierons enfin ses caractères généraux.

* * *

On trouve un certain nombre de réflexions chez les philosophes anciens sur la jalousie que tous ou

à peu près considèrent comme un sentiment nuisible, compromettant gravement l'équilibre de l'âme. Il ne suffit néanmoins pas de constater qu'un sentiment est nuisible pour le qualifier de pathologique.

L'étude psychopathologique de la jalousie ne commence qu'au siècle dernier par un travail de Moreau de Tours sur la folie jalouse (1877). En Allemagne depuis les observations de Cohen van Baren (1846) on incrimine presque exclusivement l'alcool dans la genèse de ces délires de jalousies graves qui occuperont les psychiatres pendant longtemps. Un travail fondamental de Krafft-Ebing, en 1891, codifie cette opinion, en imputant 80 % des jalousies pathologiques à l'alcoolisme. L'Ecole française accepte cette étiologie pendant les dernières années du xix^e siècle (Dorez, Imbert, Villers, etc.), mais une autre opinion se dessine dès 1900. A la suite d'un travail portugais de Bombarda, en 1896, on commence à invoquer d'autres causes, avant tout psychogènes, à la monomanie jalouse. A. V. Parant, dans sa thèse, en 1901, défend l'unité des délires et met la paranoïa à leur base. Magnan applique la notion de la dégénérescence mentale à la jalousie pathologique. Sérieux et Capgras rangent le délire de jalousie dans la folie raisonnante soit sous forme de délire d'interprétation, soit sous celle de délire de revendication. Mairet, dans un travail d'ensemble sur la jalousie, datant de 1908, défend la notion d'une jalousie pathologique « primitive et idiopathique ».

Sous l'influence des idées de Kraepelin, les auteurs allemands abandonnent aussi peu à peu l'exclusivité de l'alcool dans l'étiologie de la jalousie morbide. En 1911, Friedmann, tout en reconnaissant l'importance de l'alcool, cite un grand nombre d'autres causes : manie, paranoïa, démences.

Actuellement, pour Lévy-Valensi, deux principales causes sont à la base des manifestations de jalousie morbide : la dépression anxieuse et la paranoïa ; Genil-Perrin met en avant la paranoïa et les états d'obsession.

Comme on le voit donc, la question de la jalousie n'a guère été épuisée jusqu'ici. Il reste encore un grand nombre de faits qui méritent l'étude approfondie.

* * *

Comment juger si une jalousie est normale ou si elle constitue une manifestation pathologique ? On pourra invoquer, à ce qu'il nous semble, trois catégories de critères : le bien-fondé des soupçons, la proportionnalité des manifestations à leur cause et enfin les phénomènes concomitants.

La légitimité de la jalousie n'est pas toujours facile à apprécier. Il peut fort bien arriver à un individu normal par ailleurs d'être induit en erreur par des intrigues ou par une interprétation mal fondée des faits. Dans d'autres cas, malgré le parfait bien fondé d'une jalousie, on ne peut s'empêcher de trouver

les réactions un peu excessives ? Il est évident, cependant, qu'une jalousie dépourvue de tout fondement permet de soupçonner une obsession ou même un délire à sa base.

Quant aux proportions respectives de la cause de la manifestation, il y a des cas très différents. Lorsqu'un homme jaloux tue sa femme parce qu'il croit l'avoir vu sourire à un autre homme, on a de la peine à concevoir cette réaction comme normale. D'une façon générale, le meurtre d'un époux infidèle devrait actuellement être considéré comme pathologique si la loi ne l'admettait pas tacitement. Il est donc bien difficile de définir exactement ce qu'on doit entendre par les limites normales de la jalousie. Cette limitation a cependant un gros intérêt pratique dans la psychiatrie médico-légale.

Le meilleur critérium, à notre avis, est encore constitué par les phénomènes pathologiques concomitants. Une analyse approfondie du comportement d'un individu permet presque toujours de démontrer s'il a agi en pleine conscience ou bien sous l'empire d'un état mental pathologique. C'est donc ce dernier critérium que nous retiendrons seulement. L'acte d'un jaloux considéré seul, en dehors des circonstances qui l'ont provoqué et en dehors du comportement général de l'individu, ne pourra jamais être jugé normal ou anormal.

* * *

Avant d'aborder les cas particuliers de la jalousie morbide, nous voudrions insister sur quelques points généraux. Dans les divers états pathologiques, la jalousie est loin de conserver la même valeur psychologique et sémiologique. Dans certains cas, elle joue un rôle accessoire dans la symptomatologie. Ainsi, bien souvent, dans une crise de manie la jalousie s'accroît, comme s'accroît la plupart des sentiments. Dans d'autres cas, au contraire, c'est elle qui occupe le centre de la psychose, sous forme d'une obsession ou même d'un délire.

Il y a surtout deux cas particuliers à distinguer : celui où la psychose ne fait qu'exagérer une jalousie déjà existante et celui où la jalousie est nettement née sous l'influence de la psychose. Dans le premier cas, on peut avoir quelquefois l'illusion que la psychose est née sous l'influence d'une jalousie excessive et des sensations pénibles qui ont accompagné ce sentiment. En réalité, il y a toujours lieu de rechercher un terrain prédisposant.

Dans d'autres cas, une crise de manie ou de dépression a pu rendre manifeste une jalousie qui jusque-là s'est trouvée inhibée.

Dans les pages suivantes, nous allons envisager les cas particuliers de la jalousie morbide de deux angles de vue différents : d'une part du point de vue de leur mécanisme psychopathologique, d'autre part du point de vue de leur place dans la pathologie mentale.

CHAPITRE IV

La jalousie-impulsion

A la suite de Mairét, nous décrirons trois degrés dans la jalousie pathologique : l'impulsion, l'obsession et enfin le délire. Le premier degré, le plus léger, celui qui nous occupera dans ce chapitre, est à la limite du normal et du pathologique.

On sait ce qu'on entend par une impulsion : c'est une force qui nous pousse, malgré toute l'opposition de notre raison et de notre volonté, à commettre des actes dont la signification sera éminemment variable. L'acte impulsif pourra être une simple parole ou geste sans conséquence, comme il pourra aussi bien être un meurtre.

Certes, la jalousie-impulsion est un état essentiellement aigu et passager, laissant le malade tout à fait normal dans les intervalles, mais elle n'en relève pas moins d'un trouble mental, lui permettant de se développer. Mairét pense qu'il s'agit d'une sorte d'abaissement du seuil des perceptions, soit électif pour celles qui se rapportent à la jalousie, soit général. C'est ce que cet auteur appelle « l'hy-

peresthésie jalouse». C'est sans doute la même chose qu'entend Friedmann par ce qu'il appelle la « vulnérabilité psychique » de ces malades.

Lorsqu'on étudie le mécanisme de production de ces impulsions, on est obligé d'invoquer d'autres faits à la base de ces impulsions. Il faut, certes, une perception pour provoquer un acte impulsif, mais cette perception n'est pas forcément d'origine externe ; cela peut être aussi un souvenir ou un fait imaginatif. Quelle que soit l'origine de l'étincelle qui déclenche la réaction impulsive, cette sorte d'explosion, il faut supposer un trouble interne du psychisme. Ce trouble interne peut évidemment être l'hyperesthésie de Mairet, mais il est plus probable que c'est plutôt un *défaut d'inhibition* qui intervient.

Nous savons qu'un très grand nombre de nos réactions sont inhibées au moment de leur naissance par des mécanismes psychiques supérieurs. Il y a bien des gens normaux qui ont envie d'étrangler leur femme lorsque celle-ci, par coquetterie, semble manifester quelque intérêt pour un autre homme, mais cette envie se trouve immédiatement inhibée par de multiples raisons.

Nous pensons donc que le principal mécanisme de l'impulsion est l'absence de l'inhibition. Cela explique la fréquence de cette forme de la jalousie chez les hypomaniaques et d'une façon générale au cours des états d'excitation qui se caractérisent précisément par un défaut d'inhibition, par un relâchement du contrôle cérébral.

La jalousie-impulsion peut se voir également au cours de l'épilepsie. Les crises d'épilepsie sont très riches en toutes manifestations impulsives.

La jalousie-impulsion est encore la forme habituelle aux alcooliques. La plupart des cas publiés par Krafft-Ebing, par Iscovescu, par Villers, etc..., sont des actes impulsifs commis par des alcooliques jaloux. Parfois, bien entendu, un délire plus ou moins organisé se surajoute à l'impulsion, mais bien souvent, l'alcoolique agit sous l'influence d'une impulsion fugitive dont il est conscient et qu'il regrettera après.

Voilà une observation de jalousie impulsive.

Jalousie morbide impulsive chez un anxieux

(Mairet, *La jalousie*).

Agé de 38 ans, c'est un petit propriétaire dans l'ascendance duquel n'existerait aucune tare nerveuse, mais ces renseignements sont sujets à caution; il avoue d'ailleurs que son père était très jaloux et a rendu de ce fait sa femme malheureuse; il la frappait souvent.

D'une intelligence moyenne, B..., à part qu'il se montrait préoccupé, inquiet pour un rien et ne pouvait se dégager aisément de sa préoccupation, n'aurait rien présenté de particulier du côté du système nerveux, jusqu'à l'âge de son mariage, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 26 ans. Dès ce moment, il devint jaloux.

« J'ai toujours reconnu chez mon mari la jalousie, nous

disait sa femme ; il s'imaginait souvent que je le trompais, que je préférerais les autres à lui et il me faisait des reproches constants. »

Les témoignages au sujet de Mme B... sont cependant unanimes, le père et la mère de B... le proclament, elle est parfaitement honnête et aucun soupçon n'existe et ne peut exister sur sa conduite. Mme B... ne pouvait rire, plaisanter ou même s'arrêter dans la rue à parler avec un homme sans éveiller la susceptibilité jalouse de son mari ; la physionomie de B... s'assombrissait aussitôt et il devenait maussade. Dans les premiers temps, cette maussaderie traduisait seule au dehors les souffrances morales de B... mais plus tard il ne peut plus les retenir et est obligé, si on me permet cette expression, de les « expectorer » devant sa femme, sous formes de reproches et d'injures, ajoutant souvent, — qu'on remarque la chose — : « Je sais que ce n'est pas vrai, mais il faut que je le dise pour me tranquilliser ».

Pendant deux ans et demi environ, la jalousie de B... reste telle que nous l'avons décrite ; à ce moment, sans cause connue, elle s'exagère. D'abord, elle revient souvent et spontanément. Ses accès de jalousie ne naissent guère jusque-là que provoquée par la présence de sa femme ; actuellement ils reviennent en dehors de toute provocation directe. Est-il dans les champs, la peur jalouse le prend et il se hâte vers sa maison. Va-t-il à la ville voisine ? Même chose lui arrive.

Cette peur est passagère ; parfois, le plus souvent, l'accès suivant se développe : son sang afflue au cerveau, sa poitrine est oppressée, il halète, son inquiétude se transforme en une violente angoisse ; son besoin de savoir si réellement sa femme le trompe devient une véritable frénésie, il la supplie

à genoux de lui avouer qu'elle le trompe, cela le calmera, dit-il; la malheureuse s'y refuse : « il peut lui casser la tête, s'il veut, mais il lui est impossible d'avouer ce qui n'est pas » ; alors il devient menaçant et son besoin de lui crier des injures, de la faire souffrir devient tel qu'il est poussé par une véritable impulsion de la frapper.

Cette crise, nous dit encore B..., dure un quart d'heure, une heure, deux heures et se calme, mais il reste toujours inquiet, son besoin de surveiller sa femme est augmenté, il examine son linge, achète une lunette d'approche pour pouvoir suivre de loin ses mouvements, ses nuits sont hantées par des rêves qui roulent autour de son infortune conjugale ; il se réveille en sursaut, son angoisse grandit et une nouvelle crise se produit. Pendant 3, 4, 5 jours l'état précédent persiste, puis le calme revient et tout en restant toujours dans un état d'inquiétude jalouse, il se rend compte de ce qu'il y a eu, dit à sa femme son angoisse et l'impulsion qu'il a à la frapper, lui affirmant que, malgré tout, il ne le fera pas et il lui demande pardon.

CHAPITRE V

La jalousie-obsession

« Il craindra de trop donner et de ne pas être payé de retour, de souffrir par celui qu'il aime... il craindra le malheur pour l'être aimé et pour ce qu'il en souffrira lui-même. Et quand, exceptionnellement, il se sera attaché à un être, il se sera laissé aller à des confidences, alors il deviendra exigeant et jaloux, il voudra... qu'on l'aime comme il aime, mais il oublie que dans cet échange il demande plus qu'il n'apporte. » Voilà comment R. Mallet décrit en quelques mots le comportement de l'obsédé en face de l'amour. C'est ce comportement qui dictera sa façon d'être jaloux.

De toutes les formes de la jalousie morbide, c'est la forme obsédante qui est de loin la plus fréquente. L'impulsion et le délire de la jalousie font, sans doute, plus parler d'eux, car ils incitent plus au crime passionnel, mais l'obsession qui est le fond même de toutes les autres formes est presque la règle.

L'individu obsédé par la jalousie en est tout

entier accaparé, envahi, rempli. La jalousie devient son idée fixe, sa « monomanie » comme on disait autrefois. Bien souvent cette obsession devient le prélude du délire. L'obsédé se distingue cependant du délirant par le fait qu'il reconnaît l'absurdité de son sentiment que rien ne justifie, alors que l'autre se trouve dominé par le sentiment au point que le contrôle de la raison a disparu. Dans bien des cas, on a pu suivre le cheminement de l'obsession vers le délire par le mécanisme de l'interprétation ou de l'hallucination vraie.

Le jaloux obsédé est un type très commun ; on le retrouve dans la littérature (voir Marcel Proust) et dans la chronique judiciaire, quoique l'obsédé par commet rarement des actes de violence. Son fait est plutôt la séquestration, la surveillance étroite, la vérification de ses soupçons (prélèvement des taches de draps et des vêtements, etc.). L'homme qui fit porter à sa femme une ceinture de chasteté et dont l'histoire se figura récemment dans la presse est du type de l'obsédé. Le type le plus parfait de cette catégorie de jaloux est l'homme dont la lettre adressée à un commissaire de police est devenue classique : « Je vous prie, au reçu de cette lettre, de venir constater mon décès. J'ai, pour mon malheur, épousé une femme trop belle, et quoique je n'aie rien à lui reprocher, je ne puis supporter plus longtemps les tourments que me fait endurer une jalousie que je ne puis surmonter ». Lévy-Valensi fait remarquer la part de l'*anxiété* dans ces obses-

sions. Ce sont presque toujours des anxieux qui sont la proie de cet envahissement par un sentiment violent. On peut dire également que l'angoisse naît à la suite du heurt de l'idée obsédante et la raison. C'est ainsi qu'apparaissent les impressions d'influence étrangère, de possession extérieure et les formes graves de l'automatisme mental.

Les jaloux obsédés sont généralement des cyclothymiques qui oscillent entre le doute et la certitude excessive dans un sens ou dans l'autre.

Il importe de distinguer deux cas dans la jalousie-obsession : tantôt elle s'associe à d'autres idées fixes, tantôt elle est absolument isolée et donne l'impression d'une maladie jalouse autonome. Nous discuterons plus loin sur l'autonomie de ces cas. En attendant voici deux exemples d'obsession de jalousie :

Jalousie obsédante avec interprétations.

(Observation de Régis, *in* thèse d'Imbert.)

N... avait des soupçons vagues sur la conduite de sa femme ; ses soupçons prirent rapidement corps. Plusieurs faits lui donnèrent l'éveil. Un jour qu'il se promenait avec quelqu'un, il entendit A..., un des amants supposés de Mme N..., se disputer avec sa femme. Celle-ci reprochait à A... ses relations avec sa maîtresse. A... répondit que personne ne parviendrait à les empêcher et que si son mari venait à les découvrir il le tuerait et se tuerait ensuite ou

passerait en Amérique. C'est bien de lui qu'on voulait parler. •

Un autre jour, il a entendu une voisine qui disait à son voisin : « Tout de même tant dépenser d'argent pour faire amuser un bandit ». Il a compris encore qu'il s'agissait de son ménage et qu'on faisait allusion aux générosités de Mme N... pour son amant, générosités faites aux dépens de la caisse du magasin, et qu'il évalue à un total de 20.000 fr.

Certain jour enfin, un ami lui dit, voulant l'éprouver sans doute, « voulant savoir s'il était content de cette vie-là » : « Il y a dans le quartier une petite femme qui s'amuse bien. — Oh, ça m'est égal, réplique N... ça ne me regarde pas. — Peut-être. — Dites-moi qui, je suis curieux. — Vous l'apprendrez assez tôt. » C'est tout cela qui lui a ouvert l'esprit peu à peu. D'autre part, certains propos, certains actes de sa femme lui donnaient également à penser. Ainsi elle écrivait souvent. Quand il voulait s'approcher, elle enlevait les lettres, disant : « Je ne sais pas bien écrire, je ne veux pas que tu voies ».

Elle lui répétait aussi souvent d'un air indigné : « Tu ne sais pas combien de femmes écrivent à leurs amants ». C'était de sa part une tactique très adroite ; elle voulait le dépister. Avec ça, elle était toujours dehors.

Au reste, les preuves de son malheur conjugal s'accroissaient de jour en jour.

Avec des hésitations et des réticences, N... nous donne quelques-unes de ces preuves. Ainsi, il a constaté bien des fois que lorsque sa femme sortait, elle avait sur elle son parfum habituel. Quand elle rentrait, l'odeur était changée. Pourquoi ? Sinon pour effacer la trace de ses rapports adul-

tères ? Il a également remarqué à diverses reprises sur le linge de sa femme, des taches caractéristiques et, comme l'enquête en fait foi, a sollicité de la blanchisseuse un examen spécial à ce point de vue. Il a même gardé longtemps une chemise, comme une preuve à conviction. Et comme nous lui faisions remarquer qu'il ne peut rien affirmer sans analyse, il nous répond qu'il sait parfaitement distinguer les taches de sperme des pertes blanches.

C'est de cette sorte que les soupçons se sont graduellement augmentés chez N...

* * *

Il y a quelque temps, je voyais à ma consultation une jeune femme, venue me trouver pour son mari qu'elle soupçonnait atteint de paralysie générale et de cocaïnomanie. Au cours de l'examen du mari, je me rendis rapidement compte qu'il était tout à fait normal, mais que sa femme faisait un délire de jalousie basé sur des interprétations.

Le point de départ du délire avait été un fait réel. Mme X... ayant découvert une intrigue de son mari, celui-ci, pour se faire pardonner son incartade, combla pendant quelque temps sa jeune femme de cadeaux : ce qui était d'un mari repentant. La malade en conclut qu'il était paralytique général, état qui justifiait ses prodigalités et sa trahison. Ce thème abandonné, elle l'accusa de cocaïnomanie, parce que, dans un restaurant, il avait fait signe à un chasseur, parce que, dans un café, plusieurs consommateurs s'étaient touché le menton en le voyant, ce qui, évidemment est le signe de ralliement des cocaïnomanes.

Pendant ce temps, les interprétations jalouses se multiplient. Monsieur s'habille-t-il ? C'est pour aller rejoindre sa maîtresse. Sort-il en négligé ? C'est pour cacher son jeu. Parle-t-il abondamment ? C'est pour dissimuler que sa pensée est ailleurs. Garde-t-il le silence ? C'est pour concentrer ses idées sur elle. La malade s'adresse à des agences privées pour faire suivre son mari. Les renseignements étant négatifs, elle en déduit que le coupable a acheté les agents. La maîtresse réelle et éphémère de son mari était blonde ; elle la reconnaît au cours d'un voyage dans le midi au wagon-restaurant, dans une femme brune, mais il est si facile de porter perruque.

A Nice, elle paye trois chasseurs de trois hôtels différents, auxquels elle fait prendre des places pour une représentation du Théâtre municipal où elle se rend accompagnée de son mari. Sous un prétexte quelconque, elle sort un moment dans l'espoir que son mari se trahira, car il est évident que la spectatrice voisine est sa complice. Dans une ville d'eaux, elle signale à la police et fait conduire au commissariat, sous l'inculpation qu'elle sait fausse, du vol de son sac à main, deux femmes dont l'une serait la maîtresse de son mari.

Je ne sais comment s'est terminé ce petit drame : le mari avait l'intention d'accéder à la demande de divorce formulée par sa femme et l'on aurait eu mauvaise grâce à lui donner tort.

CHAPITRE VI

La jalousie délirante.

La jalousie devient une véritable folie lorsque ce sentiment s'organise en un délire plus ou moins cohérent, lorsque le malade ne se rend pas compte de l'absurdité de son impulsion ou de son obsession, mais les croit réelles.

Nous ne voulons nous engager ici dans la discussion de la psychopathologie des délires, si controversée aujourd'hui. Nous nous contenterons de dire qu'un délirant est celui qui est convaincu de la réalité de faits qui sont en contradiction avec ce que nous pouvons vérifier. Ainsi, nous dirons qu'un homme qui est convaincu de l'infidélité de sa femme, alors que tout prouve le contraire, est en état de délire.

Nous connaissons deux mécanismes principaux de la formation des délires : l'hallucination et l'interprétation, cette dernière étant de beaucoup la plus fréquente.

Les délires étant toujours fortement teintés de troubles de l'affectivité, la jalousie en fait fréquem-

ment partie. Le délire d'interprétation du paranoïaque, la folie raisonnante, de même que la psychose hallucinatoire chronique s'accompagnent très fréquemment d'un sentiment de jalousie morbide. Noyé dans les idées de persécution, dans les revendications et autres éléments délirants, il n'occupe qu'une place accessoire. Bien plus intéressants sont les cas où la jalousie occupe une place prépondérante ou même où elle constitue le seul élément du délire. Ces malades se comportent d'une façon tout à fait normale, sauf en ce qui concerne leur jalousie. Ces *délires de jalousie* semble être basés presque toujours sur des interprétations, très rarement sur des hallucinations vraies. Un mari est-il froid, indifférent ? C'est sans doute parce qu'il n'aime plus et il a une maîtresse. Est-il au contraire empressé, aimable, c'est pour cacher son jeu. Les moindres gestes, les moindres paroles servent de base à une interprétation dans le sens de l'infortune conjugale. Ces malades-là n'ont plus besoin de vérifier l'infidélité de leur époux, ils en sont trop convaincus ; il se trahit à chaque instant par des faits qu'il est facile d'interpréter.

Bien souvent ces délirants, persécutés-persécuteurs finissent par se venger. Ils fournissent un contingent important des drames passionnels : meurtres, mutilations (castration dans une observation de Krafft-Ebing), vitriolage, etc.

Les délires avec vraies hallucinations sont relativement fréquents chez les alcooliques, comme le

montre l'observation que l'on lira plus loin. A un certain degré, il sera d'ailleurs difficile de savoir où finit l'interprétation et où commence l'hallucination. Le délirant qui entendra dans la rue les passants parler de son infortune conjugale peut interpréter les rumeurs confuses de la rue comme aussi faire une hallucination auditive.

Au point de vue de sa nature pathologique, au point de vue de son traitement et de son pronostic le délire de jalousie présente des cas assez dissimilaires. D'un côté, on y trouve le délire alcoolique qui est essentiellement un délire aigu et presque toujours curable par le sevrage ; alors que de l'autre, on peut avoir affaire à un délire paranoïaque ou à une psychose hallucinatoire chronique absolument incurable et pouvant conduire à la démence. D'après les divers auteurs, l'importance des divers facteurs dans l'étiologie de ces délires est assez variable. Nous avons vu qu'à l'origine on incrimina surtout l'alcool et que récemment on trouve, dans la majorité des cas, la paranoïa à leur base. « La nature essentiellement paranoïaque des délires de jalousie ne peut être mise en doute », dit Genil Perrin. Dans d'autres cas, le délire de jalousie peut être une manifestation cyclothymique et peut constituer une crise de manie ou de mélancolie camouflée (Lévy-Valensi).

Ces deux observations montreront la jalousie délirante avec interprétation et la jalousie délirante avec hallucinations.

Jalousie délirante avec interprétations.

(Observation de Dorez).

Mme C... est la femme d'un employé du Ministère de la Marine. Elle est âgée de 32 ans. A la suite d'une seconde grossesse, son caractère se modifie ; elle devient irritable et M. C... est bientôt en butte de la part de sa femme à des procédés outrageants qui dégénèrent en scènes scandaleuses.

Elle en arrive à accompagner le malheureux dans la rue, le suit jusqu'à son ministère, épiant, contrôlant et interprétant dans le sens de son idée fixe sa démarche, ses gestes et les moindres détails de son allure. Son mari a beau la raisonner, essayer de lui démontrer l'absurdité de son idée et tout ce que son espionnage a de ridicule et de blessant ; rien n'y fait, ses soupçons absurdes ne font qu'augmenter et se traduisent par des actes de plus en plus insensés. Elle venait chaque soir sur la place de la Concorde attendre son mari à la sortie de son bureau, et le plus souvent dans une tenue qui aurait suffi à la faire remarquer des passants, dans un négligé invraisemblable de la part d'une femme qui avait autrefois une tenue irréprochable, en peignoir, sans coiffure, elle gesticule, vocifère des absurdités à son adresse et ameute le monde en criant : « Vous allez voir sortir du ministère un homme comme il n'y en a pas beaucoup sur la terre, c'est un homme qui a l'infamie de tromper sa femme légitime avec une charbonnière, avec une concierge, c'est mon mari, etc. ». La police, à deux reprises, est obli-

gée d'intervenir. Mme C... se contient quelques jours, puis elle recommence. Excédé par la vie que sa femme lui fait mener, M. C... tente de la faire mettre dans un asile. Là, on se demande, si elle est assez malade pour être maintenue dans cet établissement, ce que voyant M. C... prend ses dispositions pour fuir en Nouvelle-Calédonie. Cependant la folie s'affirme nettement.

Conduite à la Clinique des Maladies mentales à Paris, Mme C... fait preuve du plus mauvais caractère : elle se dispute avec toutes les malades, leur cherche querelle et les brutalise aussi souvent qu'elle le peut. Elle crache au visage des infirmières et leur lance des coups de pieds dans les jambes ; on est très souvent obligé de lui mettre la camisole de force pour l'empêcher de casser les vitres avec ses poings, de déchirer ses vêtements, de frapper ses compagnes.

Mme C... n'a demandé des nouvelles de sa fille qu'une seule fois, encore l'a-t-elle fait d'un ton fort indifférent.

Quand son mari vient la voir, elle le reçoit durement, d'un ton hautain et méprisant ; elle foule aux pieds les petites provisions qu'il lui apporte et lui répète à chaque fois que s'il ne la fait pas sortir dans deux jours, elle fera un mauvais coup.

* * *

Cet homme a 41 ans ; il est chauffeur de taxi, marié depuis plusieurs années ; c'est un alcoolique chronique. En octobre dernier, sa femme a eu la malencontreuse idée de lui dire que son beau-frère, le frère du mari, s'était montré galant envers elle. Depuis, il a la crainte d'être trompé. Il lui

semble que dans la rue, tout le monde se moque de lui ; on fait des gestes, on l'appelle cocu ; un jour, il trouve son lit défait, il en conclut que sa femme a reçu un homme. Des gens le suivent ; des agents le poursuivent pour lui crier son infortune.

Sa femme s'est fait faire un tablier avec le manteau de son amant ; elle éteint la lumière pour dissimuler son portrait, elle fait des gestes évocateurs de ses relations charnelles. On met des narcotiques dans ses aliments. Il réveille sa femme la nuit pour l'interroger et la menacer.

CHAPITRE VII

Jalousie pathologique autonome

Il est classique, depuis le travail de Moreau de Tours, de parler d'une folie jalouse idiopathique, de délire de jalousie essentielle, de monomanie jalouse, etc. Il nous paraît presque inutile de discuter aujourd'hui l'existence ou non d'une telle autonomie. Nous avons déjà dit que la jalousie morbide existe au cours d'un grand nombre de psychopathies et se manifeste à des degrés divers : tantôt simple épiphénomène, tantôt au contraire, le trouble mental semble se borner uniquement à l'existence d'une jalousie pathologique.

Mairet, en 1908, défend encore l'idée d'une autonomie nosologique de certaines jalousies morbides. Il classe ces cas en hyperesthésie jalouse, monomanie jalouse et enfin délire de jalousie, correspondant respectivement à l'impulsion, obsession et délire.

Nous pourrions démontrer sans peine que chacun de ces cas peut être classé dans une catégorie de psychoses. En effet, les impulsions sont le fait des

excités maniaques, des hyperémotifs et des alcooliques ; les obsessions se voient au cours de presque toutes les psychoses, mais souvent elles sont isolées et revêtent une forme monosymptomatique ; les délires enfin sont presque toujours le fait des paranoïaques, plus rarement des alcooliques ou des périodiques.

CHAPITRE VIII

La jalousie du paranoïaque

Nous avons déjà dit, à propos de la jalousie normale que la constitution paranoïde prédispose tout particulièrement à la jalousie. Cela est surtout vrai dans les cas pathologiques et la presque totalité des délires de jalousie se rencontrent chez des paranoïaques.

C'est tout d'abord Bombarda qui a entrevu cette unité des délires de jalousie. A sa suite, Sérieux et Capgras ont montré le mécanisme interprétatif de leur production. Dans son travail sur les paranoïaques, Genil-Perrin insiste sur la nature paranoïaque de la plupart des cas de jalousie pathologique et de l'érotomanie. En effet, très souvent le délire de jalousie s'associe à de l'érotomanie, traduisant une sorte de « polarisation sexuelle des tendances paranoïaques » (Genil-Perrin).

A un degré léger, il s'agit d'une obsession, mais qui rapidement perdra son caractère conscient et on assiste alors, à l'aide des interprétations, à l'édification d'un délire. Ce sera un délire cohérent, ayant

un caractère logique, lucide qui caractérise la folie raisonnée.

On comprend dans ces conditions, la perplexité du psychiatre chargé de l'expertise médico-légale, en vue de l'établissement des responsabilités. Car, bien souvent, le paranoïaque jaloux finira par le crime passionnel. A vrai dire, ce crime aura une apparence de préméditation, sera précédé de menaces, achevant encore de rendre l'expertise difficile.

Si la jalousie est souvent au premier plan du délire d'interprétation ou de revendication, elle n'est pour ainsi dire jamais isolée. En cherchant bien, on trouvera toujours d'autres manifestations de la paranoïa, surtout caractérisée par les interprétations absurdes. Nous reviendrons sur les difficultés de l'expertise, à propos de l'importance médico-légale de la jalousie.

La jalousie morbide peut s'observer dans toutes les manifestations psychopathiques apparentées à la paranoïa : délire d'interprétation, délire de revendication, psychose hallucinatoire chronique, démence précoce à forme paranoïde. On connaît des exemples de démence précoce débutant par une crise de délire de jalousie (Friedmann). Le pronostic de tous ces cas-là est extrêmement sombre et l'évolution se fait vers l'aggravation et la démence.

Jalousie morbide avec interprétations.

(Observation de Régis *in* thèse d'Imbert).

Mme G... est une personne nerveuse, d'une santé délicate, qui a déjà été atteinte, il y a quelque temps, d'accidents cérébraux à forme paralytique dont elle a guéri à la suite d'un traitement approprié. Son père et sa mère sont morts tous deux d'une affection cérébrale, la dernière même dans un état de marasme et de gâtisme.

En ce qui concerne les faits qui ont nécessité notre intervention, Mme G... nous a fait le récit suivant :

Elle aimait beaucoup son mari et a vécu heureuse avec lui jusque dans ces derniers temps ; mais elle a traversé des épreuves pénibles qui ont altéré sa santé et qui l'ont affectée vivement. L'année dernière, à l'occasion d'un procès en divorce dans lequel la question de sodomie fut soulevée, elle fut frappée par cette révélation de rapports contre nature dont elle ignorait l'existence. Sur ces entrefaites, son mari ayant pris l'habitude de passer ses soirées dehors, elle en a été vivement contrariée, et l'inquiétude de son esprit aidant, elle s'est imaginé à chercher à ces sorties une cause répréhensible. A son insu, sans doute, un rapprochement s'est opéré dans son esprit entre les absences du mari et les incidents du procès, et comme il lui répétait qu'il passait ses soirées à jouer au whist avec un de ses amis, M.X..., elle en est arrivée à avoir des soupçons sur la nature de ses relations.

Cette idée, ainsi née par hasard sur un terrain prédisposé éminemment favorable, ne tarda pas à s'y implanter à l'exclu-

sion de toute autre. A dater de ce moment en effet Mme G... se livre à de longues et patientes observations, à des investigations minutieuses, à un travail incessant d'analyse et de déduction, découvrant dans les moindres faits, dans les choses les plus naturelles, des indices révélateurs de son opinion.

Son mari rentre très tard ; il se trouble quand elle l'interroge ; son sommeil est rempli de rêves érotiques pendant lesquels il prononce les interjections significatives à l'adresse de son sigisbée ; il a les yeux cernés et le teint battu aux mêmes jours que M. X... Son linge sale, qu'elle scrute attentivement, et dont elle a conservé des échantillons comme pièces à conviction, porte des traces de son vice infâme ; une chemise entre autres est tachée dans le dos. Aujourd'hui il est vrai, ces souillures n'existent plus, mais c'est parce que les deux coupables ont changé de rôle et que le mari de passif est devenu actif. Quant à M. X... elle a eu surtout la révélation de sa culpabilité le jour où en donnant une leçon de mathématiques à sa fille, elle l'a vu perdre absolument contenance et s'emporter contre une domestique qui, au lieu d'un torchon, lui avait apporté une serviette maculée d'une façon suspecte.

Actuellement son mari et lui prétendent ne plus avoir de fréquentations, mais elle est bien persuadée qu'ils continuent leurs relations honteuses et se fonde sur une foule d'incidents de même nature.

Tout cela est raconté par Mme G... avec une prolixité, une minutie de détails qui montre combien cette histoire est vivante dans sa pensée et combien son élaboration a dû être lente et laborieuse.

Quoiqu'il en soit, depuis plusieurs mois déjà, sa conviction est faite et rien depuis n'a pu l'entamer. Aussi, a-t-elle pu passer rapidement de la phase de méditation à la phase d'action. Elle s'est mise à épier son mari, à le filer à son insu, à lui faire des scènes, non seulement au domicile conjugal, mais encore dans la rue, au café, le menaçant des tribunaux, etc. Mais c'est surtout M. X..., le complice supposé, qui est devenu le principal objet de ses accusations et de ses poursuites. A plusieurs reprises, elle l'insultait publiquement. Une fois, entre autres, au milieu de la Place de la Comédie, elle a provoqué par ses violences de langage vis-à-vis de lui un véritable scandale, et paraît décidée à tout faire pour faire cesser cet état de choses. Tel est en substance le récit de Mme G... qui jette, comme on le voit, un jour décisif sur son état mental.

CHAPITRE IX

La jalousie du cyclique et de l'anxieux

Les manifestations de manie, de mélancolie et de l'anxiété s'accompagnent très souvent d'une jalousie morbide. Au cours de ces états on peut rencontrer les trois formes fondamentales de ce sentiment. Nous avons déjà dit que les impulsions étaient particulièrement favorisées par un état d'excitation, diminuant l'inhibition normale des actes impulsifs. L'obsession est beaucoup moins le fait de la manie ; le maniaque est trop mobile, ses idées trop inconstantes pour qu'une obsession puisse persister longtemps. Par contre le délire est très fréquent dans la crise de manie, de jalousie, et conduit le malade à commettre des crimes, des actes de violence.

On ne peut pas dire, d'une façon générale, que la manie ne prédispose pas à la jalousie, elle ne fait qu'exagérer une jalousie déjà existante ou bien révéler une jalousie latente du fait du relâchement de l'inhibition. Celle-ci se manifeste alors sous forme d'actes impulsifs ou bien sous la forme d'un délire se distinguant du délire du paranoïaque par

sa mobilité, son inconséquence et la possibilité d'hallucinations vraies.

*
* *

La jalousie du mélancolique, du déprimé est tout à fait différente de celle que nous venons de voir. Tout d'abord, il semble bien que la mélancolie puisse faire naître la jalousie de toutes pièces, contrairement à ce que nous avons vu pour la manie. Au cours de la crise de mélancolie, le malade doute de tout, se sent en état d'infériorité et trouve tout à fait naturel qu'on le trompe, qu'on le trouve indigne d'être aimé.

C'est ainsi que la jalousie du mélancolique sera teintée d'une sorte d'hypocondrie amoureuse, d'impression d'impuissance, d'indignité, d'auto-accusation qui conduisent tout droit au suicide. Tout cela tantôt sous forme d'impulsions, tantôt sous la forme d'un délire plus ou moins caractérisé.

Les obsessions sont fréquentes lorsque la dépression s'accompagne d'angoisse. Le mélancolique anxieux est plein de remords, de scrupules qui forment le fond de ses obsessions dans lesquelles la jalousie apparaît fréquemment.

A un degré moindre, les obsédés jaloux sont très fréquemment des petits déprimés anxieux, comme par exemple celui dont nous avons cité la lettre plus haut.

*
* *
*

Dans tous ces cas, la jalousie peut occuper une place accessoire, apparaître par flambées, par bouffées délirantes, ou bien rester plus ou moins isolée. Les délires de jalousie purs sont cependant infiniment moins fréquents chez les cycliques que chez le paranoïaque. Les observations suivantes montrent facilement que la jalousie, dans ces cas-là, s'accompagne toujours d'autres idées obsédantes ou délirantes.

Cette femme, âgée de 42 ans, nous explique avec force détails les trahisons de son mari. De ces trahisons, elle n'a pas la preuve certaine, mais ses soupçons valent des certitudes. « Cela doit dater de très loin. Pourquoi mon mari se montre-t-il toujours impatient lorsqu'il est chez lui ? S'il ne se plaît pas auprès de sa femme, c'est que d'autres doivent l'attirer. Nous n'avons peut-être pas les mêmes sentiments. Il n'est pas de même nature que moi. Il fait plutôt partie des gens dégénérés qui prennent le plaisir comme il vient. C'est presque inhumain d'agir ainsi. Tout le temps il ricanait contre moi avec mes amies. J'ai payé une agence, il y a deux ans, pour avoir des renseignements sur mon mari ; je n'ai rien obtenu. »

« Il me parlait toujours de la même femme. Elle avait toutes les qualités, elle était ci, elle était ça. Elle devait certainement être sa maîtresse. Il a dû la connaître dans son

travail. Il était grossier à mon égard. Quand je lui en parlais, il riait ; c'est une preuve de plus ».

Elle a l'impression qu'on lui fait de la transmission de pensée ; on lui fait repasser sa vie. Elle ne peut pas dormir, on doit l'empêcher de dormir. « Quelque chose m'interroge la nuit sur ma vie passée. J'ai l'impression de causer avec quelqu'un. Des personnes inconnues ? peut-être vous ? peut-être Monsieur, je ne sais pas. »

En apparence, *délire d'interprétation*, n'est-ce pas, mais cette malade parle avec enjouement, rit et chantonne au cours de l'interrogatoire.

De plus, elle n'est pas à son premier accès, elle a été internée en 1926, pour mélancolie anxieuse avec délire mystique et tentative de suicide. Elle a un cousin interné ; sa mère s'est pendue.

Jalousie chez un mélancolique .

(Observation inédite de V. Parant père *in* Thèse
de V. Parant.)

M. X... entre à la Maison de Santé de Toulon le 25 octobre 1895, à l'âge de 47 ans.

Le certificat médical d'admission portait : « Atteint de troubles de l'intelligence, caractérisés par de la lypémanie, idées de persécution et de suicide, avec des crises de violence le rendant dangereux pour lui-même et pour son entourage. Les accidents aigus ont débuté il y a trois semaines. Ils avaient été annoncés depuis plusieurs mois

par des modifications du caractère et par de la céphalée occipitale. »

L'avant-veille de son internement, M. X... avait fait une tentative de suicide par pendaison. Dès le début de la maladie, c'est-à-dire environ un mois avant l'internement, il s'était mis à manifester des idées délirantes diverses : il croyait qu'on l'accusait de choses graves, comme d'avoir triché au jeu ou d'avoir volé ; il s'imaginait qu'il sentait horriblement mauvais et que tout le monde le fuyait à cause de cela ; il avait enfin des idées de jalousie contre sa femme qu'il accusait d'inconduite.

Bien que cette imputation fût réellement contraire à la vérité, Mme X... étant une femme de très bonnes mœurs, la manière dont il se plaignait d'elle fit que plusieurs personnes crurent que réellement Mme X... se conduisit mal, et que c'était son inconduite qui était la cause de la maladie de son mari.

A son entrée à la maison de santé, M. X... se montra franchement lypémaniaque : il était déprimé, se tenant à l'écart de tout le monde, craintif et inquiet. Il se croyait indigne de faire société avec les autres personnes, et croyait qu'on l'accusait de fautes graves, notamment d'avoir triché au jeu. Il disait que sa femme l'avait abandonné.

Dans la semaine qui suivit son admission, il chercha deux fois à se couper la gorge à l'aide de couteaux dont il s'était emparé.

Il avait de la tendance à refuser les aliments ; cependant on ne fut pas obligé de l'alimenter avec la sonde.

Décembre 1895 : Persistance des idées d'indignité ; continue à croire qu'il sent mauvais ; se voit méprisé de tout

le monde, croit qu'il a réduit sa femme à la misère et quand sa femme vient le voir, tout en accusant celle-ci d'avoir mauvaise conduite et lui en faisant des reproches, il lui demande pardon de l'avoir conduite à la misère.

Janvier 1896 : Dépression plus profonde, confusion mentale. Le malade dit lui-même qu'il ne peut penser à rien.

Février : L'état physique s'améliore, le sommeil est meilleur. Dépression un peu moindre.

Mars : Ne cesse de répéter qu'on l'accuse injustement de crimes qu'il n'a pas commis ; que c'est à tort qu'on lui dit qu'il n'est pas X...et cependant à certains moments il se demande si ses préoccupations ne seraient pas imaginaires.

D'avril à septembre : La situation reste sensiblement la même. Dans les visites qu'il reçoit de sa femme, X... lui fait des scènes de violente jalousie, l'accusant de se livrer à telle et telle personne qu'il lui nomme.

A partir de septembre, l'affaissement diminue. Le malade peu à peu cesse de se croire inférieur à autrui. Il ne parle plus d'avoir commis des actes répréhensibles et en même temps ses idées de jalousie disparaissent. Il fait à sa femme un accueil chaque jour meilleur et s'excuse près d'elle de l'avoir traité comme il l'a fait.

Il quitte la maison de santé le 7 octobre, guéri.

Depuis lors, la guérison s'est bien soutenue. M. X... fait très bon ménage avec sa femme, et ne lui reproche rien, n'ayant du reste jamais eu aucun motif plausible de rien lui reprocher.

CHAPITRE X

La jalousie au cours des diverses maladies mentales.

Si les paranoïaques, les cycliques et les anxieux font la plus grande partie des jaloux morbides, il existe un certain nombre d'autres états psychopathologiques qui peuvent s'accompagner de ce sentiment.

En premier lieu nous mentionnerons l'alcoolisme dont l'intervention fut incriminée et même un peu exagérée à la fin du siècle dernier. Depuis une trentaine d'années on a réagi à cette tendance-là, mais il est indispensable de reconnaître que l'alcoolisme fournit un assez grand nombre de jaloux pathologiques. D'après Lévy-Valensi, l'alcoolisme agirait en tant que « facteur d'anxiété, d'impulsivité et d'amoralité ». Il nous semble qu'en dehors de l'anxiété, de l'impulsivité et l'amoralité, il faut incriminer les hallucinations de l'alcoolique délirant chronique ou en état de délire aigu (*delirium tremens*). D'une façon plus générale, nous pouvons dire que l'alcool permet l'exagération des tendances

fondamentales du psychisme. En effet, lorsqu'on parcourt les observations des auteurs qui se sont occupés de la jalousie de l'alcoolique (Krafft-Ebing, Schiller, Wahlert, Meyer, Jaspers, Iscovesco, Imbert, Villers, Parant, etc.) on est frappé par le polymorphisme de ces cas. Tantôt le délire de jalousie de l'alcoolique ressemble à s'y méprendre à celui d'un paranoïaque, tantôt il s'agit d'une crise de manie ou de mélancolie anxieuse.

Il nous semble donc qu'une distinction fondamentale doit être établie entre les jalousies de l'alcoolique chronique délirant s'accompagnant d'hallucinations et les autres impulsions, obsession et délires de jalousies *chez les alcooliques*. Le pronostic des premiers est relativement favorable, puisque le sevrage peut amener la guérison, alors que les autres n'en sont que fort peu améliorés.

*
* *
*

En dehors de la jalousie l'alcoolique, nous nous bornerons à mentionner la jalousie au cours des états d'affaiblissement psychique depuis la débilité simple jusqu'à la démence. Lévy-Valensi l'a montré chez les débiles avec chorée chronique, Magnan chez les dégénérés ; enfin il existe des observations de jalousie morbide dans la paralysie générale, dans la démence précoce à forme schizophrénique ou paranoïde et enfin la démence sénile. Cette dernière pourrait même débiter par un délire de jalousie.

Signalons enfin des cas très intéressants où l'apparition de la jalousie morbide semble être liée à des phénomènes physiologiques concernant la vie génitale : jalousie cataméniale, puerpérale, ménopausique.

Jalousie morbide dans la démence sénile.

(Observation de Villers.)

M... Léopold, 80 ans, hérédité chargée. Caractère absolu, prétentieux, malveillant, brutal, mauvais commerçant.

Dans les dernières années, irascibilité encore augmentée, accusations d'adultère contre sa femme, insomnies.

Les voisins fatigués, demandent l'internement.

Facultés intellectuelles affaiblies. Sa femme, âgée de 70 ans, le trompe ; il l'a vue et entendue. En outre, détail caractéristique, il a constaté des taches fraîches, taches de liquide séminal sur le linge de sa femme ; cela dure depuis quatre mois. Bien qu'il le connaisse il ne peut pas nommer l'indigne complice de sa femme ; celle-ci cherche à lui nuire de toutes manières ; elle essaye notamment de le faire passer pour fou. La mémoire est défaillante. M... ignore son âge, l'époque de son mariage. Ses voies digestives sont en mauvais état, il y a de l'athérome artériel. Au bout de quelques jours le malade demande lui-même à être placé dans un hospice pour fuir les persécutions de sa femme et ne plus être témoin de ses turpitudes. Il ne dort plus.

A certains moments il se dit triste de l'absence de sa femme et de sa fille ; il nie les accusations qu'il a portées contre

elle. Mais ce n'est que de la dissimulation car après quelques minutes le malade ne tarde pas à retomber dans ses idées délirantes; la preuve en est qu'après une quinzaine de jours il demande à avoir avec sa femme une explication définitive. A partir de ce moment le délire ne changea plus et au bout d'environ un mois le malade mourut de bronchopneumonie.

Jalousie morbide chez un paralytique général.

(Thèse de V. Parant.)

R..., paralysie générale typique avec signes physiques très accentués, délire des grandeurs et hallucinations multiples. Il est le tzar. Il se plaint depuis quelques temps de ce que sa femme et la princesse Olga avec qui il déclare avoir certains liens de parenté, soient constamment ensemble à courir les rues et les brasseries, et ne pensent plus à lui depuis qu'il est à Sainte-Anne. Il leur a fait de fréquents reproches, dit-il, il les a tuées plusieurs fois et autant de fois ressuscitées. Mais cette fois il est décidé à ne plus leur pardonner, ce qui lui fait verser des larmes; elles ont d'ailleurs des maladies vénériennes qui les ont empoisonnées.

En fait R... est si violent au moment des visites de sa femme qu'elle a peur de lui et hésite à venir le voir. Il lui fait en effet à chaque visite des scènes de jalousie et lui reproche publiquement ses débordements.

CHAPITRE XI

La jalousie facteur de crime passionnel

C'est sur le terrain de la psychiâtrie médico-légale qu'apparaît toute l'importance et toute la nécessité d'une délimitation entre la jalousie normale et la jalousie pathologique. Lorsqu'un crime vient de se commettre dans lequel on soupçonne la jalousie comme mobile, deux principaux problèmes se posent : s'agissait-il d'une jalousie normale, ou d'une jalousie morbide, c'est-à-dire le criminel est-il responsable ou non, et ensuite lorsque la jalousie semble être normale, dans quelle mesure le criminel doit bénéficier d'une indulgence que le juré semble trop souvent lui accorder.

*
* *

Le problème proprement psychiâtrique est de savoir dans quelle mesure un individu ayant commis un crime passionnel est responsable de son forfait. La question a été envisagée par Lévy-Valensi dans

son rapport sur le crime passionnel ; elle se pose de deux points de vue assez différents : le point de vue philosophique et le point de vue pratique. Au point de vue philosophique nous l'avons déjà dit, les frontières de la passion et de la folie sont impossibles à délimiter. Du point de vue du sage, exempt de toutes les passions qui font le charme et la misère de l'existence, il y a bien peu de choses qui ne puisse pas être qualifié de folie. Actuellement, à mesure que la psychologie normale et pathologique commence à étudier l'affectivité, il apparaît de plus en plus clairement que le moi raisonnable ne fait qu'une partie insignifiante de notre personnalité et que le principal moteur de notre activité est constitué par l'ensemble de nos sentiments.

Si la distinction théorique entre un sentiment poussé à l'extrême et la psychose est quasi impossible, la pratique médico-légale exige absolument une délimitation, même si celle-ci doit être arbitraire. Il n'est pas douteux qu'un jour, à la suite du perfectionnement des techniques diagnostiques, nous aurons des tests sûrs. Des tests plus ou moins fidèles existent déjà pour déceler la paralysie générale et l'épilepsie. Comme le fait remarquer Lévy-Valensi, les démences organiques, accompagnées de manifestations neurologiques, ne font aucune difficulté. Il en est de même lorsque la jalousie apparaît au milieu de la riche symptomatologie psychique d'une crise de manie, d'une crise de mélancolie anxieuse ou lorsque le malade lui-même révèle

qu'il est sous l'empire d'une impulsion ou d'une obsession.

La véritable difficulté d'une telle expertise est la paranoïa avec ses délires construits sur une logique inébranlable et où il faudra faire une enquête très approfondie pour se convaincre que tout n'est basé que sur des interprétations ou même des hallucinations.

Les crimes que commettent les aliénés jaloux sont assez variés et vont des simples menaces jusqu'à la séquestration, la mutilation, les violences, le vitriolage et très souvent le meurtre. Quelle que soit souvent l'absurdité de ces actes, ils ne suffisent pas pour conclure à l'irresponsabilité du criminel. Il faut étudier les autres manifestations psychiques et somatiques de l'individu et c'est l'impression d'ensemble qui permettra de juger.

Lorsqu'on conclut à la nature pathologique de l'acte et, par conséquent, à l'irresponsabilité, le malade est interné. Mais « dans l'état actuel des idées — dit Lévy-Valensi — mieux vaut pour l'inculpé être renvoyé devant le juré benoît et incompetent que devant le médecin d'asile. »

* * *

Les actes criminels à base de jalousie commis par des personnes qu'on peut qualifier de sains d'esprit, donc de responsables, sont très souvent jugés avec une indulgence que rien ne justifie.

La principale prophylaxie des crimes passionnels

en général doit être pénale, dit Lévy-Valensi. Il y a longtemps déjà qu'on désapprouve l'excès d'indulgence que les jurés témoignent à cette catégorie de criminalité. « Les actes de violence dont la jalousie est le mobile ne sauraient être excusés ; c'est en effet une passion mauvaise, aussi peu digne d'intérêt que la cupidité ou l'avarice dont elle n'est en somme que l'équivalent, mais en termes sexuels. » Telle était l'opinion de Wylm, en 1908. Plus récemment Maxwell s'exprime de la façon suivante : « Le crime passionnel, qui a la jalousie pour mobile, ne m'inspire aucune sympathie ; il est facile à un habile avocat d'émouvoir des jurés en dépeignant le désespoir d'une femme abandonnée ou d'un homme délaissé ; il lui serait aussi aisé d'apitoyer les mêmes jurés sur le sort de *l'autre* ; il lui suffirait de représenter les souffrances insupportables d'une vie commune, l'exaspération croissante des sentiments et de l'antipathie, le développement continu d'une sensibilité perpétuellement blessée. En réalité, c'est à son plaisir seul que le jaloux sacrifie la vie d'autrui. » Telle est aussi l'opinion de Lasserre et d'une façon générale de tous les auteurs compétents qui se sont occupés de la question.

Puisque le criminel est reconnu responsable, puisqu'on n'a pu incriminer ni une démence (dans le sens juridique du terme), ni une impulsion irrésistible, pourquoi cette indulgence qui contribue, sans aucun doute, à la multiplication de cette catégorie de crimes ?

La jalousie n'est pas de ces sentiments qu'on peut considérer comme des forces constructives et conservatrices d'une société; bien au contraire, c'est un sentiment nuisible dont il est indispensable de limiter l'extension et de modérer les manifestations excessives.

L... Marie-Louise, âgée de 65 ans, a abattu son mari d'un coup de revolver pendant son sommeil.

Mariée depuis 40 ans, elle a, depuis lors, construit un délire d'interprétation à *fonds de jalousie*. Son mari veut se débarrasser d'elle pour en épouser une autre : tentatives d'empoisonnement.

« Depuis presque le début de mon mariage, j'avais des coliques. En 1903, j'ai eu les premiers soupçons lorsque j'ai eu des vomissements fréquents. Je n'avais pas de preuves. Je cachais mon manger et ça allait mieux. Je savais qu'il avait une maîtresse, depuis j'avais des coliques. En 1915, je porte plainte au commissariat, on ne fait pas attention à ma plainte. »

Elle fait analyser son lait au laboratoire municipal, on lui répond : bon.

« Je suis retournée à mon pays où mes troubles ont complètement disparu. Mon mari a voulu reprendre la vie commune pour avoir mes valeurs. Il était alcoolique et méchant. Je suis revenue pour le faire arrêter.

« Les aliments avaient un goût amer ou salé; j'ai senti une odeur de gaz; j'avais surtout mal à l'estomac. Un jour que mon mari s'était trompé il a été malade toute la journée. Il a expérimenté le poison sur des chats et des chiens. »

D'ailleurs son mari est un voleur ; il a pris à ses employeurs des marchandises, qu'il a revendues aux commerçants du quartier chez qui elle les reconnaît ; cela pour entretenir ses maîtresses ; et elle le dénonce à ses patrons.

La trahison est révélée par des conversations avec une voisine épiée, un panier de fruits reçu de cette voisine pour l'empoisonner, des traces de sperme sur du linge, etc.

L'enquête a prouvé que la victime était sobre et avait une parfaite tenue.

En 1918, la nuit, la femme L... tente d'assommer son mari avec un gros bâton. Clémence excessive du pauvre homme qui ne porte pas plainte.

En février 1927, elle lui tire cinq balles de revolver dans la tête et passe la nuit *soulagée* auprès du cadavre : « j'étais plus tranquille auprès de lui mort que vivant ».

Les éléments paranoïaques sont évidents chez cette malade qui a vécu toujours isolée, terrorisant son mari et son fils soumis à son autorité.

Il semble que chez elle, mais est-elle sincère ? il y a eu lutte entre l'idée du meurtre qui a prévalu deux fois (1918 et 1927).

Cette malade est depuis bientôt cinq ans à Sainte-Anne ; elle ne manifeste aucun regret et ne répudie aucune de ses idées délirantes passées ; par ailleurs, elle se comporte comme une personne normale.

Conclusions

1^o Ayant pour but d'écarter la concurrence sur le terrain sexuel, la jalousie semble avoir comme origine le droit de propriété que les lois primitives accordent à l'homme sur la femme. Ultérieurement, ce sentiment primitif s'est compliqué d'éléments nouveaux qui lui donnent actuellement ses caractères : initiative de la femme, jalousie féminine, jalousie extra-conjugale, etc.

2^o La jalousie telle que nous la concevons aujourd'hui semble être une formation psychique récente ; elle est pour ainsi dire inexistante pendant l'Antiquité et n'apparaît que pendant le Moyen-Age, tout en évoluant, surtout pendant les derniers siècles.

3^o Les manifestations de la jalousie normale sont fonction des conditions externes et aussi de la constitution psychique de l'individu qui l'éprouve. Nous avons envisagé le cas du schizoïde, du paranoïde et du cyclothymique.

4^o La jalousie pathologique se manifeste sous trois formes essentielles : l'impulsion, l'obsession et le

délire. Quel que soit le mécanisme psychique de ces manifestations, elles dépendent de trois causes principales : la paranoïa, la psychose périodique et l'anxiété. L'alcoolisme joue un rôle étiologique important, mais cependant moindre qu'on ne le supposait autrefois. Le terrain le plus favorable semble être la paranoïa, avec des interprétations ; c'est cette psychose constitutionnelle qui réalise le plus souvent le délire de jalousie monosymptomatique.

5^o Au point de vue médico-légal, la jalousie pathologique conduit très souvent à des crimes dits passionnels. L'établissement de la responsabilité peut alors être très difficile, surtout en cas de délire d'interprétation. Lorsque l'expertise déclare le criminel responsable, tous les auteurs compétents sont d'accord sur la nécessité de juger les crimes dûs à la jalousie avec plus de sévérité que ne le font actuellement les jurés trop indulgents.

Vu : le Président de la thèse,
H. CLAUDE.

Vu : le Doyen,
BALTHAZARD.

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

Bibliographie

- Berthier.* — Monomanie de jalousie (Tribune Méd., 1873, p. 405).
- Bombarda.* — O delirio de ciame. Lisbonne, 1896.
- Cohen van Baren.* — Ueber den trunkfälligen Sinnenwahn (Allg. Zeitschr. f. Psych., 1846, t. III).
- Dorez.* — La jalousie morbide. Th. Paris, 1889.
- Escoube.* — La jalousie morbide des alcooliques. Th. Paris, 1899.
- Friedmann.* — Ueber die Psychologie der Eifersucht (Grenzfragen des Nerven und Seelenlebens, 1911, t. XII).
- Genil-Perrin.* — Les paranoïaques. Paris, 1927.
- Imbert.* — Le délire dans la jalousie affective. Th. Bordeaux, 1897.
- Iscovescu.* — Des idées de jalousie dans le délire alcoolique. Th. Paris, 1898.
- Jaspers.* — Zeitschr. f. ges. Neur. und Psychiatrie, 1910, 1, 567.
- Kraftt-Ebing.* — Ueber Eifersuchtswahn beim Mann (Jahrb. f. Psych. 1891, t. X).
- Lasserre.* — Les délinquants passionnels. Paris, 1908.
- Lévy-Valensi.* — Les crimes passionnels. Rapport au Congrès de Méd. Lég. 1931.
- Jalousie morbide (Le Concours Méd., 15 mai 1932).
- Mairet.* — La jalousie. Montpellier, 1908.
- Mallet (R.).* — Les obsédés. Paris, 1928.
- Maxwell.* — Le crime et la société. Paris, 1920.

- Meyer.* — Arch. f. Psych., 1900, t. 46, p. 847.
Moreau (de Tours). — De la folie jalouse. Paris, 1877.
Parant. — Les délires de jalousie. Th. Paris, 1901.
Schiller. — Eifersuchtswahn bei der Frau (Jahrb. f. Psych.,
t. XX).
Sérieux et Capgras. — La folie raisonnante. Paris, 1909.
Villers. — Le délire de la jalousie. Bruxelles, 1899.
Virey. — Jalousie (Dict. des Sc. Méd., 1870).
Wahlert. — Kasuistik des Eifersuchtswahns. Diss. Greifswald, 1903.
Wylm. — La Morale sexuelle. Paris, 1907.
-

